

# Entre « messagère divine » et « machine à cuisiner la bouillie cérébrale »

## Petite chronique de la réception radiophonique dans l'œuvre de Romain Rolland

par Roland Roudil\*

**S**i par le progrès des transports et le génie des perceurs de canaux, les distances à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle se raccourcissent et autorisent presque des tours du monde en 80 jours, l'apparition après le premier conflit mondial d'une autre voie de communication supprime le besoin « d'aller vers » le monde puisque par le biais de la Télégraphie Sans Fil, le monde en quelque sorte s'invite à la maison. De fait la TSF<sup>1</sup> implique une transformation du sujet qui la reçoit tout en se faisant l'écho du monde sur lequel elle agit. En tant qu'invention technologique qui révèle le monde transfiguré de l'après-guerre, la radio — et ce n'est pas le moindre effet d'une telle rencontre — bouleverse le système de valeurs sur lequel il se fonde. C'est ce dont témoigne dans *L'Âme enchantée* l'étal des librairies qui :

« sont remplies d'un dévergondage d'écrits trépidants, qui sentent le bar et la benzine, les grands express et la radio. Ils pétaradent la pensée, bousculent l'art, la politique, la métaphysique, et troussent les fesses à la religion. »<sup>2</sup>

Mais il faut bien vivre avec son temps et Romain Rolland à Villeneuve se branche vers le milieu des années 20 sur la radiophonie et il en est enthousiasmé : elle le branche, pourrait-on dire avec familiarité, intransitivement et à la voix active : n'est-ce pas là un moyen de se relier à tous les pays du monde, ceux d'Europe en particulier, et de réaliser en quelque sorte un vieux rêve de *Weltbürger* ? Il suffit de tourner les boutons pour faire chauffer les lampes, choisir une fréquence, s'asseoir dans un fauteuil et attendre que l'appareil qui capte les ondes veuille bien les restituer à l'auditeur sous forme de messages, de concerts lyriques ou de discours officiels. C'est ainsi que le soir de Noël 1928, sur ce qu'il appelle au début « son » radio, installé dans la salle à manger, Rolland a écouté :

« la volée des cloches qui s'épanchaient sur toute l'Allemagne, des bords du Rhin à la mer du Nord et au

*Danube. Il y avait les grosses cloches de Cologne, qu'entendait au loin dans son petit lit l'enfant Jean-Christophe. Il y avait celles de Vienne, qu'entendait sur son lit de mort Beethoven. Il y avait celles du Palais-Royal d'Amsterdam, qui chantaient un joyeux carillon. Et d'autres qu'accompagnaient des trompettes, du haut d'une tour de la Baltique... Cela valait toutes les musiques et les prières. »<sup>3</sup>*

Les lointains du vaste monde s'approchent de la villa Olga et le nom des capitales finit par résonner dans le haut-parleur comme autant d'invitations au voyage :

« Nous entendons très bien Paris, Londres, Dublin, Cologne, Alger, Barcelone et la Méditerranée, un peu moins bien, mais encore bien Vienne, Prague, Milan, Rome et la Hollande, quelquefois jusqu'à Varsovie et Moscou. »

Le bout du monde est à portée d'oreille et capter les voix de la patrie de Whitman est, comme par magie, pour bientôt : « L'on nous promet maintenant, poursuit l'auditeur avec enthousiasme, le mardi, après minuit, par l'intermédiaire de Turin, l'Amérique. »

La radio relie les continents mais annonce, si on a bien lu, une désillusion ; Rolland, comme cela lui arrive parfois, a encore des tressautements de joie enfantine :

« Si l'on possédait l'alphabet morse et les codes télégraphiques, on pourrait saisir les signaux de détresse des navires dans la solitude des Océans. On vit aujourd'hui dans l'atmosphère des contes de fées et des légendes qui ont bercé notre enfance. »

La magie radiophonique opère donc mais va bien vite s'estomper. Parmi les inconvénients, ce pour quoi la radio n'a pas été inventée mais qui lui appartient comme les puces au pelage du chien : la friture, cette

« macédoine de bruits, sons musicaux et leur vermine (on les appelle : parasites), chuintements, grincements, grondements, pétarades électriques, sifflets qui crévent le tympan. »<sup>4</sup>

1. Sur une brève présentation de ce grand media populaire qu'est la radio dans l'entre-deux guerres, voir Pascale Goetschel et Emmanuelle Loyer, *Histoire culturelle et intellectuelle de la France au XX<sup>ème</sup> siècle*, Armand Colin, 1995, pp.65-68.

2. *L'Âme enchantée* (désormais noté *AE*), A. Michel, 1950, p. 784.

3. Lettre à Sofia Bertolini du 24 décembre 1929 ainsi que les trois extraits suivants, dans *C11*, p.334 et 335. Les citations sont extraites des correspondances à Esther Marchand, (désormais noté *EM*) et Charles Koechlin (noté *CK*), dans L.Viala – M. Lérique-Koechlin : *Romain Rolland, Correspondance Esther Marchand, Charles Koechlin*, Préface de Liouba Bouscant – 2006- L'imprimerie du Parc / Rouleau- Mérignac ; Adolphe Ferrière [*AF*] dans COLLECTIF – *Romain Rolland, suivi de la correspondance inédite de Romain Rolland avec Adolphe Ferrière et Heinz Häberlin* – Langages, Neufchâtel – Université ouvrière et Faculté des Lettres de l'Université de Genève ; Maxime Gorki [*C28*] ; Lucien Bouillé [*LB*] dans *Lucien et Viviane Bouillé, Correspondance 1938-1944* ; 1992 - édition établie, présentée et annotée par Bernard Duchatelet- Centre d'Etude des Correspondances- Faculté des Lettres – Brest ; Rabindranath Tagore [*C12*].

4. *AE*, p.960 et 961 ainsi que la citation suivante.

Ensuite, son aspect fourre-tout où publicité et discours politiques côtoient la pire et la meilleure des musiques ; si bien que « cette machine à cuisiner la bouillie cérébrale du nouveau genre humain », version moderne de l'allégorie biblique, est pour Rolland, dans un style qui rend bien la cacophonie radiophonique, une vraie :

« *tour de Babel de sermons et de réclames d'apothicaires ou de tribuns, une foire sur la place de « m'as-tu-vu ? » de la politique et des tréteaux, jazz et chorals, pas redoublés et symphonies, juxtaposés, superposés, à deux, à trois, à cinq étages, — un défilé de cornets à piston et de clairons (« Dieu! que j'aime les militaires!») avec la Neuvième de Beethoven une parade électorale, sur une mélodie de Debussy, — ou le grand-gousier d'un commis voyageur toulousain, duellant avec le vocifère d'un ténor de Milan.* »

Ainsi, par la gêne qu'elle procure à l'ouïe, la radio révèle ses limites sous forme de paradoxe : un nouvel instrument de communication qui altère fortement le message de l'émetteur. Les esprits enjoués, comme Sylvie, la sœur d'Annette qui s'initie à la réception des émissions, peuvent en rire :

« *Les premiers temps, elle avait pataugé au hasard dans la mare aux grenouilles : les coassements de Rome à Toulouse et de la Tour Eiffel à Bratislava lui avaient paru une bonne farce* » [AE, 425],

mais tout de même, ces bruits d'animaux et pire, ce vide sémantique qui, si l'on peut dire, sature les ondes, peuvent laisser perplexe l'auditeur de bonne volonté. Tout n'est pas bon à entendre mais tout est bon à diffuser : en n'importe quelles langues et en provenance de n'importe quels pays au point que l'originalité des unes et la spécificité des autres disparaissent à la fois sous l'aplanissement général du sens, la médiocrité acoustique et l'anarchie organisée de l'ensemble ; la plupart du temps la radio sépare, et quand elle unit, c'est pour tout mélanger sans respect des différences :

« *Ce défilé abracadabrant de tous les pays, par rangs d'ondes, qui fait de la carte de l'Europe un puzzle, où toutes les langues, où toutes les races sont malaxées sous le rouleau en une seule pâte qui n'a de nom qu'à Carphanaüm...* » [AE,464]

Rolland, connaisseur de la Bible, approfondit à cette époque la mystique hindoue : il ne crache pas dans la soupe (radiophonique) car il sait que souffrance et plaisir sont l'œuvre de Mâyâ, qu'il n'est « nul mal sans bien » et songe au pouvoir éventuellement bienfaisant des émissions radiodiffusées,

« *à l'extase hallucinée des pauvres vieux Schulz abandonnés, cloués au foyer, que vient visiter dans leur lit telle divine messagère, expédiée des lointains du monde...* » [id.]

Cette même messagère fait découvrir à Sylvie, à côté du jazz « sans nerf et sans saveur de quelque dancing », une émotion nouvelle provenant de l'expérience physique de la musique ( la bonne, la « grande »), renforcée par le pouvoir de la solitude « qui amplifie la voix attendue des mondes intérieurs. Si longtemps muette! Ignorée... » [AE,427]. La radio la conduira même à la pratique du piano.

Mais cela, c'est dans le roman ; en réalité, après le brouhaha et la friture, le mal, plus grave, qui guette ce moyen d'information, c'est la désinformation. Lors du passage de Gandhi à Villeneuve 1931, Rolland constate dans son journal que le meeting du Mahatma à Genève, après celui de Lausanne, n'a pas été retransmis. Après avoir exprimé la ferveur que l'apparition de la radio

suscitait en lui, il s'aperçoit qu'à l'instar des journaux, la presse parlée est manipulée par les gouvernements. A Edmond Privat — un connaisseur, puisqu'il créa Radio-Genève — il fait part en janvier 1932 du pouvoir qu'a la censure de tout contrôler, aussi bien dans les journaux qu'à la Radio où « *tout est filtré* » et écrit même, à cette époque de son intérêt pour l'Orient, qu' « *on s'arrange toujours de façon que l'heure sonne avant d'arriver aux nouvelles de l'Inde.* » [C19, 303]

Ce n'est pas une raison néanmoins pour délaisser cet outil moderne et populaire de communication qui, comme plus tard la télévision, reste le moyen privilégié de se faire connaître et donner à son message (et à son ego) une plus large expansion. Ainsi, en janvier 1936, à l'occasion de son 60<sup>ème</sup> anniversaire, Romain Rolland consent-il à enregistrer pour Radio-Bâle une émission<sup>5</sup> de quinze minutes au cours de laquelle, d'une voix claire et mesurée, il donne à l'auditeur l'impression d'une œuvre portée par un seul et même élan, moins marquée d'ailleurs par la nuance et la complexité qu'elle n'est en réalité.

Cette année-là apporte d'autres surprises à l'écrivain. Une bonne : sa pièce, le *Quatorze juillet* est radiodiffusée, en juillet justement ; « *et naturellement, j'ai le mieux joué de la musique* », écrit-il à Koecklin [K,737-738]. Il évoque, satisfait, la qualité de cette manifestation populaire : « *tout était de prix* », estime-t-il. Si seulement il pouvait réentendre la suite de ces musiques de scène « *séparées de la représentation* » ! Et il demande à son correspondant : « *N'y aurait-il aucun moyen d'en obtenir une émission radiophonique, à part ?* ».

La réception était correcte cette fois, mais tout n'était pas encore bien audible, faute apparemment de micros d'ambiance efficaces :

« (...) *par le radio, il m'a semblé que le mouvement général avait été puissant, et que le public avait joyeusement participé au spectacle. Je n'ai pas pu distinguer si, à la fin, l'on avait tenu compte de mes indications, et inséré dans le public des figurants chargés d'entraîner la salle à chanter, dans la fête finale.* »

Le mois suivant, en août 1936, une autre musique se fait entendre ; c'est la mauvaise nouvelle : la radio retransmet de Moscou le procès du « centre terroriste trotskiste-zinoviéviste » pendant lequel Zinoviev, Kamenev, Smirnov et les autres accusés sont tous condamnés à mort, et exécutés dans la foulée le lendemain même<sup>6</sup>. Délaissant les références bibliques pour celles de la Révolution française, il note dans son journal :

« (...) *on sent sur soi peser l'angoisse qui dut êtreindre tant des meilleurs Conventionnels de 94, au lendemain de l'exécution de Danton.* »

Pis encore, les bruits d'animaux reprennent de plus belle : « *l'aboïement de haine furieuse et d'injures, qu'est l'émission française du poste-radio de Moscou, le soir de l'exécution mardi 25* », ce qui cause à l'écrivain « *une terrible répulsion* ». La propagande — anti-bolchevik en l'occurrence — n'est guère plus acceptable que le silence sur le meeting de Gandhi. On est loin de ce souhait exprimé quelques années plus tôt à Gorki sur la conception d'une radio-Moscou « *rayonnement de l'esprit russe par la radio sur le monde entier* » [lettre du 28 mars 1931, C28, 225]. Autant revenir à la musique...

Deux ans plus tard justement, l'année même où Jean Guéhénno prenant la défense de la télégraphie sans fil, écrit : « *Il ne faut pas se plaindre que les hommes (...) aient enfin des oreilles pour entendre, pour écouter (...), qu'ils aient des postes de TSF* »<sup>7</sup>, c'est au tour de

5. Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, A.Michel, 2002, p.323.

6. Bernard Duchatelet dans l'Introduction de *Voyage à Moscou*, C29, p.88.

7. Jean Guéhénno, « La radio et l'esprit », *Vendredi*, 21 janvier 1938.

Koechlin de passer sur les ondes ou du moins ses *Symphonie d'Hymnes* : le concert, qui aura lieu le mardi 14 juin Salle Pleyel, sera radiodiffusé par Lille, Toulouse, Limoges. Rolland, installé à Vézelay depuis le 8 juin, prévenu, est aux aguets. Mais hélas, il manque le rendez-vous. Pourtant, il était là, fidèle au poste, non seulement le mardi mais le mercredi :

« *C'est désolant ! Je ne suis pas parvenu à entendre votre symphonie. (...) J'étais aux écoutes, les deux soirs. Rien ne m'est venu (...). L'audition est détestable, à Vézelay, par insuffisance de force électrique — (Et pourtant, là alentour, tant de houille blanche inemployée !). Je suis privé des trois quarts des postes, que j'entendais à Villeneuve. Des postes français, seul Radio-Paris m'arrive bien.* » [K,757]

Si la réception des émissions radiophoniques est mauvaise, la qualité de leur contenu ne vaut guère mieux et la radiodiffusion de *Robespierre* qui a lieu les 27 et 28 juillet 1939 ne l'enchantait guère : « ... vous n'avez rien perdu à ne pas entendre les deux émissions radiophoniques du « Robespierre », qui m'ont déplu. Mais l'auteur est plus difficile que le public », écrit-il à Esther Marchand deux jours plus tard. [EM, 417]

Depuis qu'il a quitté la Suisse, c'est autant le programme radio qui est mis en cause que la réception à domicile : sans doute un problème d'amplification des circuits microphoniques, selon la terminologie de l'époque. Ce qui ne l'empêche pas, à l'audition de fragments de la *Jeanne d'Arc* de Péguy, de se remettre à lire son œuvre.<sup>8</sup>

Quand la France entre en guerre, la communication une nouvelle fois semble mieux passer entre lui et la Suisse qu'avec le territoire français, ce dont témoigne cette lettre du 30 octobre 1939 à Adolphe Ferrière :

« *Notre poste de radio nous permet de rester en communication avec vous, avec la Suisse, grâce à Sottens.* » [AF,178]

Dès lors, les événements modifient les émissions, les aplanissent au niveau de la propagande et de la censure et la musique est à la hauteur. La radio, écrit-il, bougon, le 30 janvier 1940 à Esther Marchand

« *nous apporte bien peu de concerts intéressants. C'eût été pourtant l'occasion de faire entendre les symphonies de Sibelius. Mais la paresse crasse des chefs d'orchestre s'en tient toujours à des rengaines de ce qu'il y a de plus banal : « Finlandia » ou « Saga ».* » [EM, 425]

Deux mois plus tard, le constat est désolant. Au vu du programme, effectivement, il n'y a pas de quoi se réjouir :

« *Réussissez-vous à entendre encore de bonne musique, à la radio ? Je n'y arrive point. Elle se raréfie. La dernière audition intéressante était pour moi « La danse macabre » de Honegger et Claudel.* » [EM, 434]

De surcroît, voilà que les cris d'animaux reprennent :

« *Que de pianoteuses, ajoute-t-il dans la même lettre, et de chattes écorchées qui miaulent on nous exhibe ! La guerre est l'âge d'or pour les non-valeurs de la scène et des concerts.* »

Avec la guerre, la solitude s'est installée à Vézelay. Les communications sont assez difficiles, écrit-il à Tagore « *mais nous avons conservé notre auto ; et la radio nous relie au reste du monde.* » [C12,86]

L'isolement total guette. Le 21 juin 1940, il confie

dans son *Journal* :

« *Étouffement du manque absolu de nouvelles. C'est un sentiment que je n'avais jamais encore éprouvé. Quelle différence avec ma situation, dans l'ancienne guerre, où toutes les nouvelles affluaient autour de moi, en Suisse !* »<sup>9</sup>

Les journaux, les visiteurs le maintiennent néanmoins en contact avec l'extérieur. La radio aussi — Radio-Vichy surtout<sup>10</sup> — mais pour combien de temps encore ? A la fin de cette même année, c'est la panne, un silence radio en somme dont il fait part à Esther Marchand :

« *Ma radio est muette; les lampes sont éteintes, et pour les renouveler, ce n'est pas une petite affaire. Nous sommes donc entièrement claustrés. Nous n'y perdons peut-être pas grand chose.* » [EM,447]

Alors que le piano donne des signes de faiblesse, les deux lampes Philips qui sont à renouveler, « *l'électricien local s'est récusé pour venir les remplacer* ». Une fois réparé, l'appareil ne donne guère davantage satisfaction. En 1942, « *j'entends très mal, ici, écrit-il à la même correspondante. L'électricité est insuffisante, souvent troublée, et il y a beaucoup de parasites. Je n'ai pu écouter le concert de Koechlin.* » [EM, 465]

Toujours ces parasites, ces pannes, des programmes de mauvaise qualité, la désinformation et la censure, quand ce n'est pas la propagation de fausses nouvelles, comme en 1943, par deux fois celle de sa mort !<sup>11</sup>

Le temps passe qui emporte avec lui les cloches de Cologne qu'entendait dans son lit le petit Jean-Christophe ; puis des paroles de haine encore se font entendre, et de nouveau, un procès dans le haut-parleur du poste...Trois mois avant de quitter ce 20<sup>ème</sup> siècle, qui inventa les « mass media » et le « lynchage médiatique », Rolland note dans son journal :

« *Les premières paroles que j'entends à la radio sortie de son mutisme sont un réquisitoire sanglant contre « le vieux traître nonagénaire de Vichy, qui disait qu'il faisait don de sa personne à la France... On ne lui en demande pas tant, ajoute la voix frénétique, il nous suffit de sa tête.* » [LB,155]

Et pourtant, elle promettait l'Amérique, cette radio... Ne lisait-on pas, quelque vingt ans plus tôt, dans *Science et Vie* d'août 1925, qu'elle était

« *assurée, dans l'avenir, d'être utilisée pour des fins multiples, et cela pour le plus grand bien de l'éducation nationale et internationale des peuples, en même temps que du progrès économique et social de l'humanité toute entière* » ?

Et Rolland voyant comme à son habitude l'histoire dans l'actualité, commente ainsi les accusations contre Pétain : « *On se croirait en 93.* »

Contes de fées et légendes ont définitivement déserté le monde désenchanté du 20<sup>ème</sup> siècle.

Février 2009

\* **Roland Roudil**. Professeur de Lettres. Prépare une thèse « *Romain Rolland au miroir de l'Inde* » sous la direction du Professeur Jean-François Durand. Université de Montpellier.

8. Bernard Duchatelet, *op.cit.*, p.345.

9. Bernard Duchatelet : « Le second journal des années de guerre de Romain Rolland », Colloque « Les Journaux de la vie littéraire », Brest, octobre 2007.

10. Sur Romain Rolland à l'écoute de Radio-Vichy, voir les extraits de sa correspondance avec sa sœur donnés par Roger Drouin dans les *Cahiers de Brèves* n° 21 - juin 2008.

11. Bernard Duchatelet, *op. cit.* p.383.